

force dans des couvents. Au reste, je suis bien persuadée que la fréquence de pareils procédés a été excessivement exagérée ; sans cela les couvents eussent été des enfers.

Il ne faut pas croire non plus qu'Isabeau, en faisant passer à sa fille un an à Narbonne pour éprouver sa vocation, la condamnât aux ennuis d'une petite ville et à des fêtes sans le moindre attrait.

Le flot de la noblesse n'avait pas encore émigré à la Cour, dans le milieu du dix-septième siècle ; il y en avait encore beaucoup dans les provinces ; elle avait pris l'habitude de ne plus habiter autant ses châteaux. Pendant l'hiver, chacun regagnait la ville la plus prochaine et formait là des réunions qui devaient ne pas manquer d'agrément ; composées ainsi de personnes qui avaient passé leur enfance et leur jeunesse les unes avec les autres, et même, à travers les gracieuses malices de M<sup>me</sup> de Sévigné et les non moins gracieuses moqueries de M<sup>me</sup> de Grignan, on voit que, bien longtemps après l'époque dont il est question ici, on se réunissait et s'amusait encore en Bretagne et en Provence <sup>1</sup>. Dans le midi surtout, où la noblesse était restée plus fidèle à sa province, la jeune Française aurait donc trouvé fort à s'amuser, si elle en avait eu le goût ; principalement pour une jeune fille qui, comme elle, ne connaissait guère que les montagnes, les bois et les torrents de son pays.

Isabeau n'était pas arrivée au bout de ses soucis. La vocation de sa fille s'était décidée suivant les secrets désirs de son cœur ; mais elle eut à passer par une épreuve plus délicate encore.

M<sup>lle</sup> de Capponi, revenant à Feugerolles, heureuse de sa sainte victoire, emportée par le zèle de la jeunesse, instrument dont Dieu se sert tout aussi souvent que de la prudence de l'âge mûr, y retrouva sa tante plus jeune qu'elle de six ans, et lui peignit, sous les couleurs les plus vives, le bonheur de se donner à Dieu. M<sup>lle</sup> de

<sup>1</sup> « Mon fils sent toute la force secrète qui attire, tout naturellement, les Bretons en leur pays ; il en est revenu charmé... Notre Bretagne est toute pleine de noblesse qui n'aime pas à sortir de son pays, et de beaucoup d'autres hommes à proportion... Toute la Bretagne était là ; vous savez qu'il ne s'échappe guère de Bretons ; elle est toujours pleine ; rien ne se répand, rien ne se perd, rien ne se déborde... Ils sont six mois à tourner, sans ennui, sur une nouvelle de la Cour et à la regarder de tous les côtés. »

On ne peut citer de même M<sup>me</sup> de Grignan ; mais il n'est pas difficile de se souvenir des fréquentes allusions que fait M<sup>me</sup> de Sévigné aux fêtes données à Lambesc, pendant la tenue des états de Provence.